

Pierre-Henry COLOMBO

L'Existence Inattendue

*Quand son présent en pleine conscience
lui révéla son véritable passé,
il put alors enfin exister.*

Ce livre a été publié par Bookelis

ISBN : 979-10-227-2363-3

© Pierre-Henry COLOMBO

Illustration couverture : © peshkova - Fotolia.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

Avis au lecteur, des plus importants

Même si les personnages et les situations de ce récit sont purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite, *le cas particulier du personnage principal restant à l'appréciation du lecteur.*

« La vie a plus d'imagination que n'en portent nos rêves. »

Ridley Scott

Un instant pour l'autre

Ce samedi après-midi, j'avais décidé de filer au bureau. Je devais régler quelques dossiers administratifs et passer un certain nombre de coups de fil, notamment à un ami en déplacement professionnel à l'étranger. Arrivé à destination, j'eus la chance de trouver une place de stationnement au pied de l'immeuble où je m'étais installé. Enclenchant spontanément la marche arrière de ma voiture, j'effectuai la dernière manœuvre tout en m'aidant du rétroviseur. En basculant le siège avant, je saisis sur la banquette arrière mon manteau noir en cachemire. Tout en l'enfilant je remarquai, me faisant face sous le hall de l'entrée, un SDF que je croisais régulièrement depuis quelques semaines. En ce samedi de novembre, l'air plus frais de l'automne annonçait les débuts d'une période compliquée pour les sans-abris. Machinalement, je pressai le bouton de fermeture de la clé électronique. Les feux de position s'allumèrent, indiquant que les portes du véhicule étaient bien

condamnées. Je traversai le large trottoir de cette grande artère du centre-ville et me retrouvai tout près de cet homme assis sur la première marche du seuil. Le choix de l'emplacement où il s'était installé m'empêchait d'accéder au digicode. Gêné, je m'adressai à lui.

– Bonjour ! Excusez-moi, je ne peux pas...

– Pardon, je me pousse, répondit-il d'une voix somnolente.

– Pas de souci...

Alors que je tapais les chiffres sur le clavier numérique du digicode, il m'interpella.

– Vous vous appelez comment ?

– Prat de Colderio.

– Moi, c'est Willem.

– Bonjour Willem. Ça fait un petit moment que vous squattez l'immeuble...

– Oui, c'est exact, mais tu as vu, je ne fais pas de dégât. Et puis je suis seul ; les autres, je n'en veux pas avec moi...

– Non, je sais, j'avais remarqué.

Je posai ma main sur la grande poignée verticale en inox de la lourde porte d'entrée. Tout en la poussant d'un petit mouvement d'épaule, j'entendis le dénommé Willem me demander :

– Tu as deux minutes ?

– Bien sûr, pourquoi ?

Il avait certainement besoin de parler et surtout de se justifier...

– Tu sais, ça fait vingt-six ans que j'ai choisi d'être dans la rue. Mais j'ai des codes, je ne suis pas comme certains qui... dit-il sans finir sa phrase.

– Crois-tu vraiment que l'on « choisit » d'être dans la rue ?

Ma question me parut stupide et mal appropriée.

– J’étais prof de philo, et puis...

En regardant ses mains bouffies par l’alcool, je pouvais facilement imaginer son parcours : divorce, séparation, antidépresseurs, alcool. La messe était dite...

– Mais si, poursuivit-il, je te dis que j’ai choisi d’être là... Tu sais, j’ai beaucoup voyagé. Et tu veux que je te dise ? J’ai vu beaucoup de misère. Mais sais-tu la différence avec la misère d’ici ?

– Non.

– À l’étranger, la misère que j’ai vue, elle est dans les poches des gens ; ici, elle est dans leur tête.

Interloqué par ses propos, je relâchai ma main agrippée à la porte. Je n’étais pas vraiment pressé, après tout. Pourquoi ne pas prendre une minute pour parler encore un peu avec lui ? Tandis que je m’abaissais pour prendre place à côté de lui, je réalisai soudain combien voir le monde d’à peine un mètre plus bas change radicalement le point de vue que l’on porte sur les choses et sur les autres, peut-être même sur soi. À son tour, il sembla surpris par mon attitude ; il était sans doute rare que quelqu’un prenne la peine de l’approcher et de lui accorder un peu de temps. Je pris mon paquet de cigarettes dans la poche de mon manteau et lui en proposai une.

– Merci, fit-il en la prenant.

– C’est donc ton choix ?

– Oui, de toute façon, me dit-il en portant la cigarette à sa bouche, on a toujours le choix.

Décidément, cet homme me rendait curieux. Je me tournai vers lui.

– Dis donc, as-tu un peu de temps à perdre ?

– Euh, écoute... fit-il en esquissant un sourire, je crois, vu mon planning de la journée...

– Viens, je t’invite à boire un café, j’ai une histoire à te raconter.

– Vraiment ? Tu es sérieux ?

– Vraiment, je suis même très sérieux. On va au petit bistrot à côté ? J’ai l’habitude d’y prendre mon petit crème le matin.

– Je t’ai vu, je sais. Mais il va me virer...

– Te virer ? Pas avec moi ! Allez, viens !

Je remarquai une petite table en terrasse qui baignait dans la douceur des rayons du soleil perçant les nuages. Tous les deux installés, je commandai sans le savoir la première série de cafés de la matinée. L’histoire allait être longue.

– Tu m’as l’air aussi fêlé que moi, ça fait un moment que l’on ne m’a pas considéré comme ça... Alors, ton histoire !

– Oui, mon histoire... C’est l’histoire d’un grand ami que je ne fréquente plus : Pierre-Armand.

– Un ami d’enfance ?

– Oh, oui ! On s’est suivis un grand moment, nous deux.

Détendu et calme, je commençai à lui raconter l’histoire de cet homme. Cet ami qui pouvait en alternance incarner un ange et un démon. Tantôt très centré, profond et d’une intense sérénité, il était aussi susceptible des pires maux. C’était un grand séducteur, à son insu, qui aimait par-dessus tout les femmes, toutes les femmes. Malgré cela, il lui était impossible d’assumer et de vivre pleinement ce qu’il était. D’une grande moralité et droit, il était aussi capable d’enfreindre tous les codes de la bienséance et du législateur. Capable de donner et parfois de recevoir, il se sentait pourtant insensible et égoïste. Il avait tout pour être heureux. Mais il intériorisait sa vie comme un homme triste et mélancolique.

Il s’agissait de la réalité d’une tranche de sa vie trépidante et intense où femmes, amours, voyages et

spiritualité coexistaient frénétiquement, mais aussi de la découverte de sa propre existence et du chemin parcouru par cet homme qui se jugeait vulgaire, au sens d'ordinaire et de commun, que je me proposais de raconter à Willem.

« Il y a des gens à qui la mort donne une existence. »

Louis Scutenaire

Sa propre décision

23 h 07. – Après une journée plus que bien remplie et chargée de nombreux souvenirs, Pierre-Armand s’assit sur le bord de son lit, alluma sa lampe de chevet et posa à côté de lui un grand verre d’eau, une plaquette de laxatifs, ainsi qu’une boîte d’antidépresseurs qu’il s’était fait prescrire l’avant-veille par sa petite amie, Anne-Laure, prétextant un stress important mais sans gravité. Un de ces mensonges empreints de réalité dont il était seul capable. Non pas un mensonge au sens de mentir, mais un édulcorant de la vérité pour ne pas inquiéter ou plonger dans le doute ses proches.

Pierre-Armand avait déjà vécu une vie riche en événements et intense en émotions. Depuis l’âge de trente ans, ses premiers cheveux blancs lui donnaient une certaine forme de sagesse qui l’habitait sans qu’il en ait vraiment conscience. Aujourd’hui, si le côté poivre avait bien marqué sa vie, le côté sel en avait un peu disparu. Son divorce traînait en longueur depuis plusieurs années et lui avait

coûté son entreprise, son appartement, sa vie. Pourtant, ce que Pierre-Armand vivait le plus mal était en fait l'alternance interne de différents sentiments pouvant l'amener à faire le meilleur comme le pire. Des états changeants qu'il comprenait mais qu'il ne maîtrisait pas vraiment, dépourvu qu'il était de réponses et de solutions. Il se sentait pris en otage par ses propres mécanismes négatifs. Même s'il se voyait encore comme un adolescent, il avait muri, accumulant une expérience de vie d'une quarantaine d'années. Son air froid et distant cachait une grande timidité lui donnant l'apparence d'un homme mystérieux et séducteur malgré lui. Son éducation, à la fois stricte et pourtant libérale, faisait de lui un être posé, élégant, courtois, galant et réservé. Son humour parfois cynique lui valait quelques déboires.

Il enclencha son iPod dans le support de sa chaîne Bose et lança sa « liste de musique classique zen » favorite pour la méditation. Il empila les deux oreillers l'un sur l'autre en prenant soin de les tapoter, et s'allongea de tout son long sur le lit, entièrement vêtu de la tête aux pieds. Il s'accorda une pause pour profiter de ces instants, songeant calmement qu'il vivait là ses dernières heures. Il était bien décidé : il quittait ce monde pour rejoindre ses ancêtres et les personnes qui l'avaient quitté quelques années plus tôt. Il sentait battre son cœur dans sa poitrine à un rythme saccadé et puissant. La vie était encore là, présente dans son esprit et dans son être. Son corps lourd s'enfonça dans la couette en plume qui recouvrait son lit. Ses yeux, parcourant les objets autour de lui, se posèrent un instant sur une statuette en bronze qu'il avait rapportée de Hong Kong quelques années auparavant. Cette antiquité représentait le visage d'une femme khmère. Les détails et la beauté du visage de cette femme le firent sourire. Il aimait tout particulièrement cet

objet, d'ailleurs comme chaque objet qui meublait son appartement. Ils avaient tous une signification pour lui, du simple souvenir de voyage aux objets chargés de symbolique. Il n'y avait quasiment plus d'objets issus d'achats compulsifs. Rien à voir avec ceux que l'on entasse et qui viennent encombrer notre espace de vie.

Pierre-Armand entama la première phase de préparation de son long périple, parfaitement prémédité. Il se redressa et avala quatre cachets de laxatif. Il était bien conscient de ses actes. Le goût amer des pilules dans sa bouche provoqua en lui un frisson suivi d'un soubresaut, au moment où il les engloutit. Ce premier geste le plongeait indéniablement dans un processus, non pas de folie qu'il aurait décidée, mais de sérénité, comme une purification de son corps. Ce n'était pas dans son propre intérêt qu'il procédait ainsi, mais il avait imaginé que, lorsqu'on l'aurait découvert sans vie, le travail de toilette funéraire en serait facilité.

Il se rallongea, ferma les yeux et laissa la musique résonner dans son corps. Chaque note, chaque mouvement faisait vibrer chacune de ses cellules. Son corps et son esprit, étrangement calmes et sereins, semblaient pareils au flux et au reflux de la mer, se mouvant sous l'effet des vagues musicales qui déferlaient en lui.

Il n'avait aucune idée encore de ce que la journée qu'il venait de vivre le transformerait à jamais. La notion d'existence de l'homme allait s'intégrer en lui en quelques instants.

La statue khmère avec laquelle il avait fait résonance quelques minutes plus tôt, lui rappela son premier voyage à Hong Kong. Quelques années auparavant, une grande société informatique devait y organiser une convention internationale sur trois ou quatre jours. Pierre-Armand avait été chargé d'établir une proposition commerciale dans le